

« ce récit, j'ai choisi de l'écrire au présent », pour « redonner au lecteur le regard et la perception qu'avaient alors les Romains de leur histoire urbaine dont [...] ils ne connaissaient pas l'évolution future » (p. 29). Quant à la méthode, il s'appuie sur les dernières recherches dans les divers domaines étudiés, il ne rappelle pas toutes les discussions, toutes les polémiques d'experts, sauf quand il est impossible de trancher. Bref, il se concentre sur ce qui est le moins conjectural. L'auteur fait également appel à l'étymologie, et analyse, pour les premiers siècles, les légendes de la fondation de Rome, pour les confronter aux dernières découvertes de l'archéologie. Le début de l'ouvrage présente douze cartes de Rome, du site avant la fondation jusqu'au parcours du triomphe, en passant par les différents forums. À part la belle couverture, des reproductions de pièces de monnaie et une photo en noir et blanc, on regrettera l'absence d'illustrations. Car ce magnifique ouvrage s'adresse en effet à un public non érudit, comme le montrent les notes renvoyées en fin de volume, les citations grecques et latines données en traduction dans le texte, ainsi que la maison d'édition. Il s'agit néanmoins d'une vulgarisation de haut vol, destinée à des lecteurs lettrés et amateurs éclairés de l'histoire de Rome. Une chronologie assez détaillée de l'histoire de Rome précède un index général en fin de volume. Un seul défaut mineur, à mon sens : l'orientation bibliographique ne liste pas les ouvrages utilisés et cités par l'auteur, mais propose des lectures complémentaires pour approfondir certains thèmes abordés dans le livre. En résumé, voilà un livre-monument consacré aux monuments de Rome, qui retrace l'histoire de l'*Vrbs* avec brio.

Élie BORZA

Daniel J. GARGOLA, *The Shape of the Roman Order. The Republic and its Spaces*. Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2017. 1 vol. relié, XIV-289 p. (STUDIES IN THE HISTORY OF GREECE AND ROME). Prix : 45 \$. ISBN 978-1-4696-3182-0.

Toute société structure le temps et l'espace selon des critères historiques qui ne sont pas anodins mais liés aux conceptions religieuses, sociales et politiques qu'elle se fait de l'ordre du monde. Rome ne fait pas exception. Qu'elles soient littéraires, documentaires ou archéologiques, les sources qui nous renseignent sur la société et la vie publique de l'époque républicaine mettent en scène des séries d'oppositions spatiales : *domi* par rapport à *militiae*, l'*urbs* vis-à-vis de l'*ager* (ou des *agri*), de l'*Italia*, des *prouvinciae*, et même, pour finir, de l'*orbis*. Ces couples structuraient la vision que les anciens avaient de Rome et de son empire. L'ambition de D. J. Gargola est d'identifier chacune de ces sphères, d'en découvrir les origines, de les expliquer en les situant dans leur contexte, et de proposer un schéma interprétatif cohérent de leur imbrication. Le chapitre I, « Representing the *Res publica* » (p. 12-43), est consacré, en guise de préambule, à la vision de la cité romaine par les anciens. Polybe, Cicéron, Varron, les plus anciens jurisconsultes, Tite-Live surtout, présentent l'histoire de Rome et de ses institutions comme un continuum immuable, transcendant les hommes qui les faisaient, et centré sur la Ville et le sénat. Pour présenter ce tableau, les auteurs de la fin de la République ont utilisé l'annalistique, le savoir conservé dans les livres sacerdotaux, des traditions orales perdues, documents dont les traces sont perceptibles dès les IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. : les principales catégories qui structuraient la vision de Rome, droits

sacré, privé, « public », étaient alors déjà en place. Le chapitre II, « Rome, its Magistrates and its Empire » (p. 44-82), aborde les rapports entretenus par la Ville avec ses dépendances. Le mandat des magistrats, en premier lieu les consuls, était étroitement lié à Rome, où les retenaient diverses cérémonies en des lieux significatifs. L'entrée en charge solennelle, chaque année, des magistrats, était un élément supplémentaire en ce sens, qui trouvera son apogée dans le confinement de la magistrature dans la Ville avec la *lex Pompeia* de 52, puis avec l'Empire, au profit de la promagistrature et surtout d'un fonctionnariat équestre. Les activités militaires étaient les seuls événements d'ampleur hors de Rome qui étaient jugés dignes d'intérêt. Encore étaient-ils en quelque sorte annexés à la ville par les triomphes qui s'y célébraient et les monuments qui les y commémoraient. Ce tropisme est également visible dans le processus de colonisation et son corollaire, la construction des grandes voies qui les reliaient à Rome : ces dernières devaient faciliter l'accès et le départ de la Ville et étaient sécurisées par des colonies. La disposition radiale des routes trahit la vision qu'avaient les élites romaines de leur pouvoir et de leurs dépendances : des cités et des peuples vaincus/assujettis, alliés, amis, et reliés à Rome. Les conclusions tirées de l'analyse des *prouvinciae*, que l'on ne peut que partiellement définir avant Auguste comme des espaces délimités, renforcent ce sentiment d'indétermination géographique de l'*imperium*. Cependant, un niveau intermédiaire existait entre l'*urbs* et le reste du monde : l'Italie. Dans le chapitre III, « Rome and its Italy » (p. 83-118), sont donc abordées les différentes modalités de la relation qui unissait Rome à la péninsule. Étudiant historiquement l'apparition et le développement du concept d'*Italia*, perceptible dès la première moitié du III<sup>e</sup> s., l'auteur se penche sur les différents statuts de ses habitants, citoyens, Latins, alliés, qui étaient perçus comme un tout vis-à-vis de l'extérieur. Pourtant, force est de constater que les magistrats agissaient moins dans cet espace qu'à Rome. La seule exception relative est constituée par le Latium, où l'établissement des tribus rurales, mais aussi la construction d'aqueducs et de routes, partant toutes de Rome – fait significatif –, témoignent d'un sentiment de sécurité et d'appropriation. Néanmoins, la présence administrative de l'État romain se faisait sentir dans toute l'Italie : passage des magistrats, envois de lettres, édits, lois et sénatus-consultes, commissions coloniales et agraires, *locationes* censoriales. Les prodiges acceptés et expiés constituent également un indice des conceptions romaines de l'espace : si la ville et le Latium regroupent près de la moitié d'entre eux, toutes les régions de la péninsule, et des communautés de tous types (colonies citoyennes et latines, villes alliés) sont concernées. Il est à noter que ces prodiges étaient expiés à Rome pour l'immense majorité d'entre eux. De la même façon, le *census* et le *dilectus* fournissent des éléments allant dans le même sens : si une certaine autonomie locale existait pour le recensement et la conscription des Latins et des alliés, les citoyens étaient tenus de se rendre à Rome pour ces opérations jusqu'au I<sup>er</sup> s. av. J.-C. Sont ainsi repérées trois zones primordiales, par ordre d'importance, dans les conceptions romaines de l'espace : la ville et ses environs immédiats, le Latium, le reste de l'Italie. Le chapitre IV, « The Augurs and their Spaces » (p. 119-153), constitue le cœur de l'argumentaire de D. J. Gargola. La centralité de Rome se mesure également à l'action des augures. Le collège y avait rituellement délimité l'*urbs*, contrôlait les auspices, étroitement liés à cet espace, qui permettaient aux magistrats d'agir non seulement dans la ville, mais

aussi à l'extérieur. La limite entre les deux était constituée par le *pomoerium*, qui divisait l'exercice de l'*imperium* entre sphère *domi* et *militiae*. L'auteur prend donc position pour une délimitation spatiale et non fonctionnelle des deux domaines où prenait place l'action des magistrats. Surtout, il suppose une intervention des augures dans la formation du concept d'*Italia* aux IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. au plus tard : il interprète la typologie auspicielle des *agri* transmise par Varron (*L. l.*, V, 33) comme un ensemble d'espaces délimités de plus en plus loin de Rome, et structurant la péninsule. Les augures définirent donc une série de zones, *templa*, *pomoerium*, *agri*, dans une hiérarchie ascendante au fur et à mesure qu'on se rapprochait de la ville : l'intérieur de chacune de ces zones était privilégié par rapport à l'extérieur. Les applications concrètes de cet axiome font l'objet du chapitre suivant « Sciences of the Center » (p. 154-186) : les temples, les colonies, les camps militaires, avaient tous un centre valorisé, et étaient clairement distingués de l'extérieur. Ils étaient structurés selon deux axes, Nord-Sud et Est-Ouest, comme c'était également le cas de l'ensemble formé par la curie, le *comitium* et les *rostres*. Les conceptions spatiales romaines sont visibles dans le plan de plusieurs colonies (Ostie, Minturnes, Pyrgi), et ont été utilisées pour la réorganisation de villes existantes, comme à Bantia. Elles sont également à la base de l'organisation du camp légionnaire décrit par Polybe. Ces centres étaient destinés à accueillir certaines activités, analogues à celles qui se déroulaient à Rome. Enfin, le chapitre VI, « Laws, Decrees, Edicts, and their Spaces », s'attarde sur la façon dont ces différents textes normatifs étaient inscrits dans l'espace dominé par Rome. Notamment, l'emphase était mise sur les actions des magistrats et du sénat, qui étaient spatialement délimitées. Dans un parallèle avec le travail des augures, l'auteur constate que les autorités romaines structuraient hiérarchiquement l'espace qu'elles gouvernaient, avec une série de zones d'importance décroissante partant de la ville jusqu'aux provinces, avec l'Italie, elle-même subdivisée, formant dans son ensemble un espace intermédiaire intimement lié à Rome. D. J. Gargola conclut son ouvrage en mettant l'accent sur l'action des augures. Leur discipline, qui créa les procédures permettant aux magistrats d'agir dans et hors de la ville, était fondée sur la définition rituelle d'espaces imbriqués et hiérarchiquement ordonnés. Cette conception, qui réservait à Rome une place centrale, était également celle des élites romaines, qui concevaient leur empire moins comme un territoire soumis que comme un ensemble de zones reliées à la ville et différenciées selon leur proximité et leur nature. L'auteur a croisé avec bonheur textes littéraires, sources documentaires et données archéologiques, dans une approche multidisciplinaire qui tient compte des derniers résultats de la recherche. Ce faisant, il apporte une contribution précieuse aux études actuelles sur les rapports entre centre et périphéries dans l'Antiquité. De ce point de vue, on ne peut que saluer cet ouvrage qui expose le cadre théorique de la façon dont la Rome républicaine percevait son environnement.

Grégory IOANNIDOPOULOS

Annette HAUG & Patric-Alexander KREUZ (Ed.), *Stadterfahrung als Sinneserfahrung in der römischen Kaiserzeit*. Turnhout, Brepols, 2016. 1 vol. relié, 15,6 x 23,5 cm, XXI-303 p., 57 ill. n./b., 8 ill. couleur (STUDIES IN CLASSICAL ARCHAEOLOGY, 2). Prix : 90 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-56216-2.